



Que deviennent
les Touareg,
les habitants
historiques de
cette région
grandiose au
cœur du Sahara ?
Le récit de
nos reporters.

PAR NORA SCHWEITZER (TEXTE) ET
NADIA FERROUKHI (PHOTOS)

AVEC LES NOMADES DU TASSILI N'AJJER



A l'occasion d'un mariage dans le village d' Afara, ces femmes entonnent le *tindi*, un chant traditionnel.

Un Touareg dit sa prière près de l'erg de Tin Merzouga, dans la Tadrart. Ce massif situé dans le prolongement du Tassili n'Ajjer s'étend jusqu'à la frontière libyenne.



ICONE DU DÉSERT, LE DROMAIRE FOURNIT DEPUIS TOUJOURS AUX NOMADES LAIT, VIANDE, LAINE ET MOYEN DE TRANSPORT. MAIS SON ÉLEVAGE EST AUJOURD'HUI SUR LE DÉCLIN.





Les femmes jouent un rôle central au sein des campements, comme ici dans celui de Tin Tahadeft, où une matriarche (ci-contre) fait office de chef en l'absence des hommes. Dans la tradition touareg, c'est par les femmes que se transmet le rang social. Les épouses s'installent chez leur mari un an après les noces. Elles apportent leur trousseau et, pour tout mobilier (ci-dessus), le pilier ouvragé qui servira à tenir la tente. Les femmes et les enfants se chargent de soigner les chèvres, dont le lait est conservé au frais dans des outres en peau (ci-dessus à droite), tandis que les hommes s'occupent des dromadaires. Musulmans, les Touareg pratiquent toutefois rarement la polygamie.

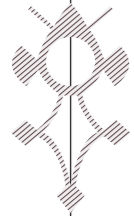




Le Sahara offre des visions dignes des *Mille et Une Nuits*, comme ici près de la dune de Tin Merzouga, au moment où la brise soulève un tapis de prière.

Tous les deux ou trois jours, corvée d'eau pour les enfants. Ils mettent trois heures, aller-retour, entre le puits et leur campement de Tin Tahadef.





ANCIEN CARREFOUR MARCHAND

ENTRE LE MAGHREB ET L'AFRIQUE

NOIRE, DJANET APPARAÎT

DANS SON ÉCRIN DE VERDURE

D

es gouttes de pluie effacent les dernières ombres de la nuit. Les dunes de l'erg Admer se parent de teintes cuivrées, tandis que le vent emporte le sable dans de violents tourbillons. Dans l'oued Essendilène, la végétation se gorge d'humidité. Là, au pied des montagnes aux pics acérés, les éleveurs s'éveillent avec les premières lueurs du soleil. L'odeur piquante de la braise enveloppe le campement composé de tentes et d'abris. Au coin du feu, Tilitnit Teggag, la quarantaine, sirote un verre de thé accompagné d'un fromage de chèvre de sa fabrication. Sa fille, Amina, 19 ans, secoue une outre remplie de lait pour faire du beurre. Avant de partir traire les chèvres, elle prépare ses sacs : bidons d'eau et déjeuner. Comme tous les matins, elle emmène ses bêtes pour une longue journée de pâturage, perpétuant les gestes ancestraux des éleveurs du Tassili n'Ajjer.

Aux confins du Niger et de la Libye, dans le Sud-Est algérien, cet immense plateau (tassili, en berbère) de grès culmine à plus de 2 000 mètres d'altitude. Un labyrinthe de canyons et de pitons rocheux sculptés par l'érosion que l'écrivain Roger Frison-Roche décrivait comme des «forêts de pierre» dans son roman *Le Rendez-vous d'Essendilène*, paru en

1954. Aujourd'hui encore, cette région est le territoire bien vivant des Kel Ajjer, confédération de tribus touareg dont le nom signifie «ceux qui traversent», dans leur langue, le tamacheq. Autrefois haut lieu du tourisme saharien et carrefour commercial avec la Libye voisine, le Tassili n'Ajjer s'est refermé sur lui-même depuis l'apparition des groupes djihadistes au Sahara et le déclenchement de la guerre en Libye en 2011. Mais depuis deux ans, il attire de nouveau les voyageurs fascinés par le désert et la légende des «hommes bleus», nom donné par les Européens à ces Touareg au visage couvert d'un chèche teint d'indigo.

Au petit déjeuner, la jeune Amina préfère boire du café au

Lors des noces touareg, le jeune marié est littéralement couvert de présents, jusqu'aux clés de voiture glissées entre les plis de son turban.



lait en grignotant des biscuits au chocolat plutôt que les traditionnels thé et fromage fait maison. Voilà six ans que la famille a planté son campement non loin de cet oued riche en pâturages et de la route goudronnée pour se faire livrer facilement des courses en voiture – couches pour bébé, lait en poudre... – par leurs proches installés en ville, à Djanet, à quatre-vingts kilomètres de là. Pour Tilitnit, la mère, pas question de quitter le désert : «Notre vie est rude mais j'aime être ici avec mes chèvres, dit-elle. Je me sens libre.» Sa fille, Amina, a un autre avis : «Je préférerais aller à l'école à Djanet, dit-elle. La vie est trop dure ici.» Ils ne sont plus qu'une poignée à vivre ainsi. Pendant des siècles, les Touareg – qui s'appellent entre eux Imuhagh, «les hommes libres» – ont vécu de l'élevage, traversant le plateau en quête de pâturages, à une époque où les frontières n'existaient pas. La présence de l'eau en a encouragé certains à se sédentariser dans les oasis, à Ithir ou Djanet, et à devenir agriculteurs. Les éleveurs nomades troquaient alors avec eux le lait, le beurre et le cuir contre les dattes, les légumes et les céréales. A cheval entre l'Algérie et la Libye, ils commerçaient à travers tout le Tassili, jusqu'à la ville de Ghat, côté libyen. Puis l'apparition des frontières, les politiques de sédentarisation des années 1970-1980 et les sécheresses à répétition ont mis à mal ce mode de vie.

A quatre-vingts kilomètres à l'est d'Essendilène, Djanet, 20 000 habitants, est la principale oasis du Tassili. Elle apparaît dans son écrin de verdure, le long de l'oued Idjeriou, vallée fertile à 1 000 mètres d'altitude. Cette ville que le célèbre musicien algérien Othmane Baly décrivait comme «une fleur ouverte entre les montagnes», fut au Moyen Âge un important carrefour commercial entre le Maghreb et l'Afrique noire. Ses dattes étaient envoyées via les caravanes de dromadaires vers le



Dans le campement de Zozar, la cuisine, dans un abri à part, est minimaliste. Les nomades se font livrer certaines provisions par des proches installés dans les grandes oasis.

Niger ; en retour, les marchands apportaient du mil, des cuirs, du bétail et des tissus teints à l'indigo. De cet âge d'or, Djanet conserve trois ksour du XVI^e siècle. Bâties en hauteur pour échapper aux crues, ces forteresses de pierre et de terre cuite ne sont quasiment plus habitées. Mais les habitants restent attachés à leur histoire et chaque année, le ksar (singulier de ksour) El-Mihane et le ksar Azelouaz s'affrontent au cours de la fête de la Sebeiba [voir notre encadré]. La ville nouvelle s'est développée en contrebas.

Là, dans un coin planté de néfliers et de grenadiers, des rires de femmes se mêlent à une épaisse fumée. En ce samedi d'avril, Aïcha Ibba, 32 ans, retrouve sa mère et ses sœurs pour préparer le *frik*. Ce blé concassé, ingrédient de base de la cuisine touareg, est moissonné vert et cuit dans le sable sous la braise. Assises à même le sol à l'ombre des dattiers, les femmes trient les épis

des tisons puis les étalent au soleil où ils resteront deux jours. «La plupart des gens n'aiment pas ce travail fatigant et salissant, regrette Leïla Astafa, 35 ans. Ils achètent le *frik* dans les magasins. Pourtant, cette activité nous permet de nous rassembler et de maintenir la tradition.» Comme l'élevage, l'agriculture est en déclin. Malgré ses terres fertiles, Djanet s'approvisionne en grande partie en produits importés du nord du pays. «Notre génération préfère travailler dans les bureaux», reconnaît Leïla, elle-même diplômée en ressources humaines et à la recherche d'un emploi. Aïcha, elle, travaille pour l'administration d'un hôpital. A l'image de ces femmes, la nouvelle génération aspire à faire des études pour exercer des métiers qualifiés. L'université la plus proche se trouve à Illizi, à 400 kilomètres. Et certaines familles envoient même leurs enfants étudier à Alger. Une option réservée

aux plus aisés, car la capitale se trouve à plus de 2 200 kilomètres de route de Djanet. Il y a six vols hebdomadaires, mais l'avion est cher. Alors Djanet semble loin de tout, même si elle attire commerçants et investisseurs d'autres régions, rassurés par la relative sécurité qui y règne, à la différence de Tamanrasset, la plus grande agglomération du sud algérien. Dans une des ruelles du souk, Hussein Bouhajar vend des bijoux touareg et de l'artisanat en cuir. «J'ai quitté Tamanrasset car on ne peut plus y travailler, explique-t-il. Djanet est une ville calme et sûre. C'est ici qu'il y a des touristes et donc du travail.» Dans le centre-ville, nombre de cafés, restaurants et magasins appartiennent à des Algériens du nord, qui les louent aux locaux. La stabilité attire aussi des migrants du Mali, du Niger, de Mauritanie et du Nigeria en quête de travail dans la construction, la restauration ou l'hôtellerie. Outre le commerce et la fonction publique, l'économie de la ville repose sur le tourisme : depuis les années 1960, le Tassili n'Ajjer incarne le rêve absolu des passionnés du Sahara, pour son paysage envoûtant et les milliers de peintures rupestres datant du néolithique. A Sefar, Tamrit et Jabbarren, on trouve ainsi des motifs baptisés «grands dieux» et «têtes rondes», personnages aux allures de Martiens qui ont alimenté les théories les plus folles [voir encadré]. Ces vestiges exceptionnels sont intégrés au sein du parc culturel du Tassili n'Ajjer – 138 000 kilomètres carrés (un quart de la France) – et inscrits au patrimoine mondial de l'humanité. Anéanti par la décennie noire, qui mit le pays à feu et à sang entre 1991 et 2002, le tourisme a ensuite repris grâce à des vols directs reliant Djanet à Paris et Marseille. En 2005, la compagnie française Point-Afrique transportait 9 000 passagers par an vers le Tassili. Puis, avec les incursions de groupes djihadistes dans le Sahara et la ●●●

LES MYSTÈRES DES FORÊTS DE PIERRE

Au néolithique, quand le Sahara n'était pas encore un désert, des hommes ont peint et gravé les parois rocheuses du Tassili n'Ajjer. Animaux, scènes de chasse ou cérémonies énigmatiques, ces chefs-d'œuvre n'ont pas livré tous leurs secrets.



David Parker / Sipi / Cosmos

DES GÉANTS DIFFORMES Sur le site de Sefar, proche de la Libye, se dresse une figure étrange, haute de 1,55 m et formant le centre d'une vaste scène qui s'étend sur 20 m². Baptisé «grand dieu», ce géant est l'une des plus célèbres peintures rupestres du Tassili. La forme de la tête et les excroissances sur les bras restent inexplicables. L'explorateur français Henri Lhote l'avait d'abord nommé «l'abominable homme des sables».



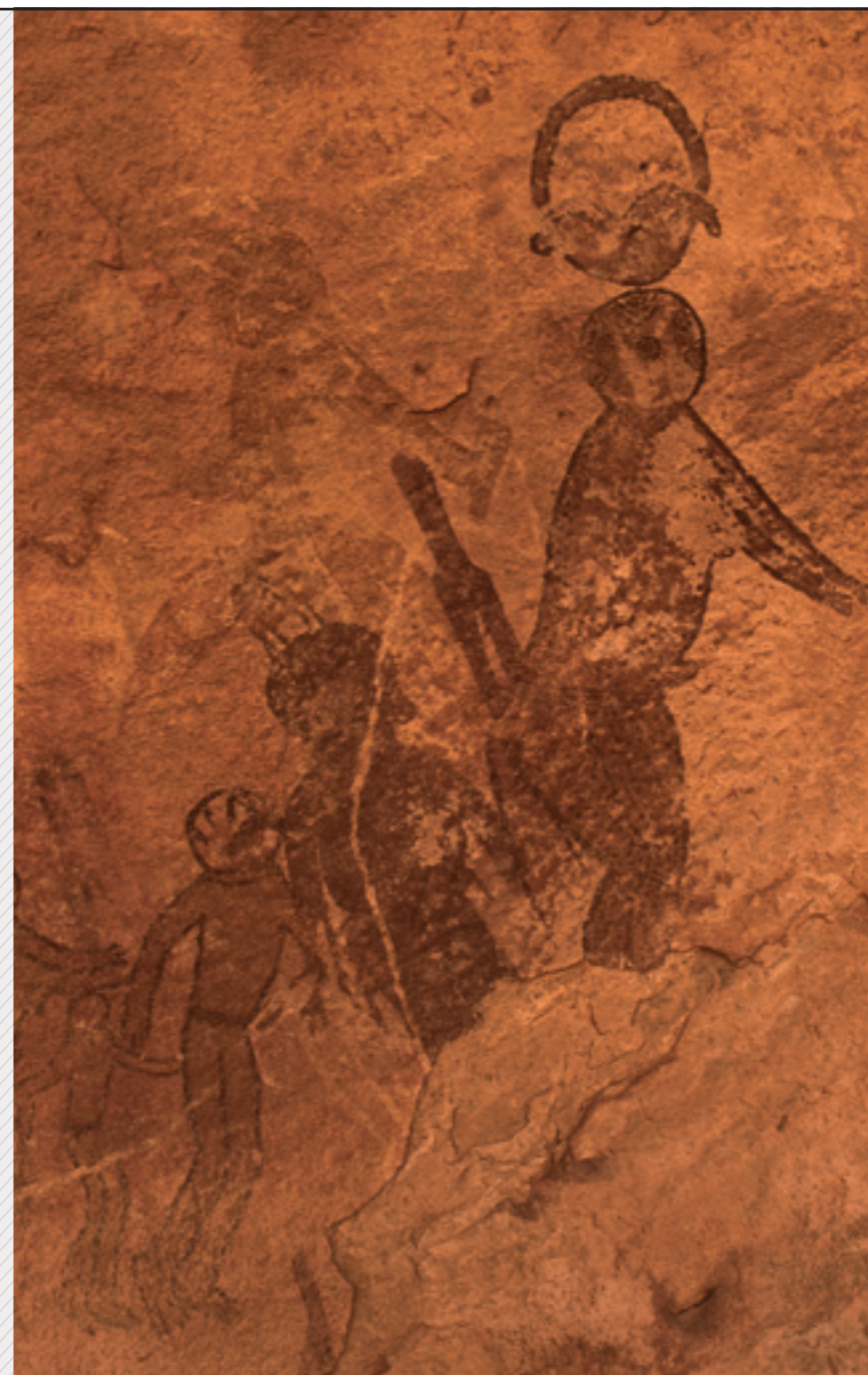
Hervé Champollion / alg-images

L'ARCHER NOIR De nombreuses scènes de chasse figurent parmi les milliers de peintures retrouvées dans le désert. Ici, à Jabbaren, cet archer a été peint (à l'ocre rouge) avec une infinie délicatesse. Les Touareg connaissent très bien ces œuvres. Ce sont eux qui ont guidé l'explorateur et préhistorien français Henri Lhote dans le dédale du Tassili n'Ajjer et lui ont permis de les révéler au monde dans les années 1950.



Nadia Ferroukhi / Hans Lucas

UNE FAUNE DISPARUE Girafes, éléphants, rhinocéros, bovins (ci-dessus, dans la Tadrart), autruches, antilopes... La faune représentée sur ces roches est plutôt typique de la zone tropicale africaine actuelle. Elle témoigne justement d'une période relativement humide dans le Sahara. Une population nombreuse vivait alors dans ce qui n'était pas encore un désert.



Hervé Champollion / alg-images

ENVOÛTANTES «TÊTES RONDES» Curieux personnages que ces êtres sans visage ni cheveux, à la tête en forme de disque et à la silhouette cernée d'un trait noir, retrouvés sur le site de Jabbaren («géants» en tamacheq)... Représentatives du style pictural le plus ancien du Tassili (entre 7500 et 4500 av. JC), ces «têtes rondes» restent un mystère pour les archéologues.



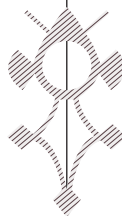
●●● guerre en Libye, le secteur s'est de nouveau effondré. En 2013, un attentat sur le site gazier de Tiguentourine, près d'In Amenas, au nord du Tassili, revendiqué par un groupe islamiste, puis, en 2014, l'assassinat en Kabylie du guide français Hervé Gourdel par le groupuscule Jound al-Khilafa ont achevé de plomber l'image du pays.

Depuis 2010, la région est classée en zone rouge – formellement déconseillée – par le Quai d'Orsay et les vols directs vers l'étranger ont stoppé. Pourtant, la stratégie des autorités locales semble porter ses fruits. Depuis 2013, aucun attentat n'a été perpétré dans le Sud algérien. «L'armée, très présente près des frontières, notamment libyenne, avec des drones, des satellites et des hommes, a sécurisé le territoire», explique Brahim Oumansour, spécialiste du Maghreb à l'Institut de relations internationales et stratégiques. Mais selon le chercheur, le risque demeure. «Les zones frontalières abritent des trafics d'armes et de drogue, souligne-t-il. Les groupes terroristes toujours actifs au Mali et en Libye pourraient mener des attaques.»

Des citadelles de grès sombre aux formes insensées

En cette fin avril, Abdelkader Ahmid, directeur de l'agence locale Tadrart, réceptionne son dernier groupe de Français (qui restent les principaux visiteurs étrangers) de la saison. Dans son bureau, Abdelkader s'occupe des formalités. Les conditions de sécurité sont drastiques : les agences doivent fournir à l'armée et à la gendarmerie une liste des étrangers avec leurs noms, numéros de passeport et leur itinéraire. Le groupe embarque dans les 4x4 en direction de la Tadrart rouge, au sud de Djanet. Ce massif isolé aux dunes couleur de feu ne compte ni habitants ni infrastructures, et le réseau téléphonique ne se capte qu'au sommet de la ●●●

LE SOIR, SOUS UN CIEL PIQUÉ D'ÉTOILES, ON SE RASSEMBLE AUTOUR DU FEU



●●● plus haute dune. Après 130 kilomètres de route goudronnée puis trente kilomètres de piste dans un décor lunaire, les voitures s'arrêtent devant le camp de l'armée qui garde l'entrée de cette région frontalière de la Libye. Installés le temps de la saison touristique, les militaires contrôlent systématiquement les allées et venues des étrangers. Le guide doit communiquer la date du retour. «Si une personne ne revient pas le jour indiqué, les soldats partent la chercher», assure Abdelkader. Un dispositif spécifique à cette zone, du fait de son éloignement et de sa proximité avec la frontière alors que, dans les secteurs proches de Djanet, il arrive d'apercevoir un pick-up militaire, mais la présence de l'armée reste discrète.

Le check point passé, la piste s'engouffre dans l'oued Indjaren, une vallée qui recèle de superbes

gravures de girafes et d'éléphants. Au coucher du soleil, le guide touareg Abdou Messahel, 40 ans, conduit le groupe en haut de la vertigineuse dune d'In Aressou. Il file en tête, droit dans sa tunique en bazin bleu foncé, le visage dissimulé sous un long chèche blanc. Ses sandales glissent sur le sable. Au sommet se dévoilent d'immenses citadelles de grès sombre aux formes insensées : pointes tranchantes, monts tabulaires, bulbes arrondis, ensablés dans des dunes couleur abricot. Avec les dernières lueurs, le sable orangé vire au rouge insolent.

Le soir, sous un ciel piqué d'étoiles, le groupe se rassemble autour du feu. A des centaines de kilomètres de toute vie humaine, un silence absolu règne sur cette nuit sans vent. Amoureuse du Sahara, l'une des voyageuses, Anne Dobé, Rennaise de 46 ans, a longtemps attendu qu'il soit de

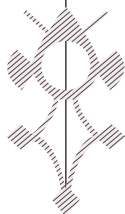
nouveau accessible. «Je rêvais d'aller en Libye, au Niger, au Mali, mais on ne peut plus voyager dans ces pays, regrette-t-elle. Je suis ravie que l'on puisse enfin revenir

en Algérie.» Dans le groupe, personne ne semble inquiet d'être en zone rouge. Abdou Messahel est heureux de voir revenir les voyageurs. Son métier lui permet de rester proche de ce désert auquel il est très attaché. «Je n'aime pas rester longtemps en ville, j'ai besoin de sentir la terre, le ciel, de marcher, confie-t-il. Il y a quelque chose de spirituel, de magique ici.» La saison 2018-2019 a officiellement accueilli 15 000 personnes, soit une augmentation de 60 % par rapport à l'année précédente. Français, Allemands et Italiens restent en tête des étrangers qui visitent le Tassili n'Ajjer, et se joignent à eux des Chinois, Japonais, Russes, charmés par le rêve saharien. Mais la vague actuelle

vient surtout de l'intérieur, avec 12 000 touristes locaux sur les 15 000 recensés.

Sur le site rupestre de Tegharghart, à trente kilomètres de Djanet, des visiteurs algériens prennent des *selfies* devant la célèbre gravure de «la vache qui pleure». Pour la photo, certains portent un chèche bleu. Captivés par les images exotiques de Touareg sur les réseaux sociaux, les habitants du nord se découvrent une passion pour le désert. Abdou Badawi, 32 ans, est venu d'Alger avec des amis. C'est sa première fois dans le désert et il est conquis. «J'adore les nuits à la belle étoile, dit-il. J'ai aussi découvert la culture touareg et la connaissance du désert de ce peuple dont je ne savais rien.» A Alger, de plus en plus d'agences de voyage proposent des packages tout compris de cinq ou six jours à Djanet. Alors que les Européens sont ●●●

Maitresse d'école à Illizi, cette jeune Touareg célibataire, maquillée à la mode nigérienne, espère rencontrer l'âme sœur lors du mariage auquel elle est conviée, à Tasset.



●●● adeptes de la randonnée, les Algériens préfèrent le 4x4, tout en goûtant au charme des bivouacs, encadrés par une équipe touareg. «Les autorités ont pris conscience que les ressources pétrolières et gazières du pays allaient diminuer et qu'il fallait trouver une alternative, explique Kaddour Belouaâr, le secrétaire général de la circonscription de Djanet. L'investissement dans le tourisme est primordial.» Mais le secteur reste fragile. Avec la guerre qui fait rage en Libye et le mouvement populaire de contestation qui agite la rue algérienne, impossible de dire si les touristes seront au rendez-vous cet hiver.

A Djanet aussi, les habitants sont descendus dans la rue. En tête de leurs griefs, le détournement de l'argent public destiné à l'entretien de leur patrimoine. Parmi les participants, Hacem Beloutou, 33 ans, membre de l'association Tasajit pour la préservation du ksar de Azelouaz : «Le ksar est dans un état pitoyable, dit-il. L'argent n'est pas correctement distribué. La mafia au pouvoir vole dans les caisses de l'Etat. Ils ne nous soutiennent ni moralement ni financièrement. Notre génération a soif de changement.» Pour lui, la rénovation dépasse l'enjeu architectural : «La culture touareg est en danger, or le ksar est l'habitat originel de Djanet, dit-il. Le préserver, c'est préserver notre histoire et notre mode de vie.» L'association organise des festivals pour sensibiliser les jeunes à la cuisine, aux jeux et à la musique touareg. Ainsi qu'au tamacheq, une langue berbère qui s'écrit en tifinagh, un alphabet très ancien. Elle reste majoritaire à Djanet, où l'on parle aussi arabe, haoussa – une des principales langues d'Afrique de l'Ouest – et anglais.

Les Touareg de Djanet parlent le tamacheq à la maison, dans la rue, au travail. Une question de

principe pour Ibrahim Mehdi, 34 ans, contrôleur à l'aéroport : «A Djanet, on est un peu fanatiques avec notre langue car elle est en train de disparaître, reconnaît-il. Nos enfants la parlent de moins en moins.» La jeune génération est prise entre deux cultures. Comme partout en Algérie,

l'enseignement se fait en arabe. Certes, la plupart des écoles dispensent des cours de tamazight, une langue qui regroupe plusieurs dialectes berbères, mais qui est différente du tamacheq. Conséquence : «Certains parents parlent arabe à la maison pour que les enfants réussissent à l'école», constate Ibrahim. Alors, il milite à sa manière au sein d'associations culturelles ou chez lui : «J'oblige mes neveux à parler tamacheq, dit-il. Je ne veux pas qu'ils oublient qu'ils sont touareg.»

En cette soirée de printemps, à 250 kilomètres au nord de Djanet, les rues du petit village d'Ihrir, 1 100 habitants, sont désertes. Soudain, des coups de Klaxon déchirent la nuit noire. Une cohorte de voitures déboule à toute allure et s'arrête devant une maison. Dans un tourbillon de tissus pailletés et de voiles colorés, des



UNE JOUTE MYTHIQUE

Une fois par an, les habitants des ksour (villages fortifiés) El-Mihane et Azelouaz, à Djanet, s'affrontent pendant dix jours lors de la Sebeiba (prononcer [s'bibal]), une compétition de danses et de chants. Les Touareg du Tassili n'Ajjer mais aussi des pays voisins viennent assister au spectacle. Les participants se rassemblent au lieu-dit de Logyah, situé entre les deux quartiers. Les hommes, vêtus d'une tenue guerrière et portant un masque appelé *takambout*, dansent, épée à la main, tandis que les femmes, parées de leurs plus beaux bijoux, entonnent des poèmes anciens au rythme des *ganga* (tambourins). Ce rituel, inscrit sur la liste du patrimoine immatériel de l'humanité depuis 2014, commémore, selon la tradition orale, la victoire de Moïse sur Pharaon et ses soldats il y a quelque 3 000 ans. Pour les deux ksour, cette fête symbolise le triomphe du Bien sur le Mal. Selon une autre interprétation, la Sebeiba serait une représentation de la naissance de l'univers. A l'issue de cette joute pacifique, l'un des deux villages est désigné vainqueur.

femmes se pressent sur le seuil. Les convives, drapées dans l'*akhbay*, la robe traditionnelle des femmes kel ajjer, se massent autour de la reine de la soirée. Aïcha Qadri, 30 ans, apparaît rayonnante sous son voile mauve. Une semaine après son mariage, elle quitte la maison de ses parents et rejoint celle de son époux, située un peu plus loin dans le village. En chemin, elle s'arrête ici, dans sa belle-famille, pour y être officiellement accueillie. Chez les Touareg, cette coutume s'appelle *wle tazlit*, la séparation. Entourée de ses sœurs et de ses amies, Aïcha semble heureuse. «J'ai hâte de retrouver mon mari», confie-t-elle. Des femmes jouent du *ganga*, un tambourin en peau de chèvre, et entonnent le *târ*, un genre musical joué lors des mariages. Leurs voix s'élèvent dans le ciel d'encre. Dans le Tassili n'Ajjer, le chant des Touareg n'a pas fini de résonner. ■

Nora Schweitzer